

Introduction

Daniel Becquemont
Dominique Ottavi

Herbert Spencer, s'il fut longtemps oublié en France, n'a jamais complètement perdu sa popularité en Grande Bretagne et aux États-Unis, où s'esquisse une réhabilitation, globale ou partielle, de son œuvre qui ne saurait laisser indifférent. Sa philosophie évoque de nos jours des idées et théories diverses et contradictoires, selon la discipline et le point de vue du lecteur. Si l'admiration sans nuances dont elle a été l'objet n'est plus de mise, le rejet de son œuvre dans les ténèbres de l'idéologie ne saurait être entièrement maintenu, tant sont actuels les thèmes traités et les enjeux soulevés. Il est devenu aujourd'hui nécessaire de penser Spencer en France, de tenter d'approfondir de manière critique cette œuvre multiforme, sans céder au rejet dont il fut victime au *xx^e* siècle ni à la commémoration hagiographique.

S'il y a une actualité de la philosophie de Spencer, et une nécessité de formuler ce qu'il signifie pour nous aujourd'hui, c'est que son œuvre a occupé une place particulière dans le contexte de la seconde moitié du *xix^e* siècle, où elle obtint une audience internationale exceptionnelle suivie d'un rejet quasi unanime. Quels que soient les sentiments qu'elle suscite, sa philosophie prouve en effet, tant par son contenu que par son rayonnement extraordinaire, à quel point l'évolutionnisme, théorie biologique mais aussi philosophie du progrès, a imprégné la pensée contemporaine.

Elle montre aussi, par excellence, à quel point les grands paradigmes de la pensée moderne ne sont pas sortis tout armés du progrès de

la vérité scientifique, mais sont le résultat de tâtonnements et d'hésitations, de filiations inattendues, de croisements entre des enjeux scientifiques, éthiques, politiques. Les problèmes que cette œuvre soulève sont fondamentaux du point de vue de l'histoire des sciences biologiques et humaines, sans qu'il y ait lieu de séparer les deux aspects. Herbert Spencer se voulait à la fois philosophe de la vie, psychologue, sociologue, épistémologue, voire physicien, et visait à justifier une éthique à partir des principes premiers de ces sciences. Aujourd'hui encore, la science de la nature s'accompagne d'une philosophie à portée morale et politique; et la science de l'homme, d'une politique. Spencer avait fait le pari démesuré de faire tenir ensemble la réflexion éthique et l'avancée des connaissances scientifiques, et de réduire l'ensemble des connaissances à des premiers principes universels, s'exerçant dans les divers domaines selon des modalités diversifiées.

S'il a été immensément populaire dans le monde entier entre 1860 et 1890, c'est sans doute parce que l'ambitieuse doctrine qu'il tentait de constituer visait à embrasser tous les aspects de la civilisation industrielle et promettait d'en résoudre les difficultés. Il résorbait l'Histoire dans la catégorie de l'Évolution, et tous les maux liés à l'expansion économique lui apparaissaient comme rachetés d'avance par une orientation de l'ensemble vers un progrès futur.

Mais, si Spencer est l'un des premiers à utiliser le mot *évolution* dans son sens moderne, et à en proposer une théorie, quel est le rapport de sa théorie avec celle de Darwin? S'agit-il de deux théories radicalement différentes, de deux théories convergentes, de deux théories étroitement imbriquées et néanmoins opposées? Et d'où provient la biologie spencérienne: quels sont les rapports, dans ses *Principes de biologie*, avec l'embryologie, l'anatomie comparée, l'importance dans sa formation de certains biologistes comme Von Baer, Carpenter, Huxley, etc.? On connaît la prudence de Darwin, ses réticences quand il s'agissait de transposer à la société la théorie de l'évolution des espèces. Darwin n'a en effet jamais voulu admettre ouvertement l'extension de sa pensée biologique à la société; quant à la psychologie, il ne l'a abordée que sous l'angle limité de l'expression des émotions. Il se refusait à formuler une théorie globalisante et se cantonnait à l'interprétation des faits de nature.

La philosophie synthétique de Spencer s'appuyait entre autres sur un principe d'hétérogénéité croissante, ceci dans tous les domaines de connaissance, ce qui impliquait un individualisme radical dans l'ordre de la société. C'est en fonction de cet individualisme que les choix de Spencer rejoignaient le libéralisme économique de son époque, qu'il

souhaitait englober dans son propre système philosophique. Il faut pourtant se demander, dans le détail des problèmes qu'il aborde, quel fut vraiment le rapport de Spencer avec les idéaux libéraux et libertaires. Quels sont les rapports de sa conception anarchisante, anti-étatique, anti-autoritaire, des rapports sociaux, avec sa psychologie, pièce majeure de son système ? Et avec ses théories sur l'éducation, constamment rééditées ? Enfin, Spencer, ingénieur, physicien, théoricien de la « force », distinguée de l'énergie, est-il aussi métaphysicien ?

Ces questions nécessitent de dépasser les clivages disciplinaires qui amènent trop souvent à privilégier une partie de sa doctrine, et à porter des jugements globaux sur la base d'un point particulier.

Les essais réunis dans ce volume ne prétendent pas embrasser l'ensemble de l'œuvre spencérienne, mais visent à mettre en valeur certains aspects importants de sa *philosophie synthétique* permettant de mieux la situer, dans son siècle ainsi que dans le nôtre.

Spencer se voulut philosophe de la biologie. Ses *Principes de biologie* occupent une position intermédiaire entre les *Premiers Principes* généraux centrés sur la notion de force et la psychologie. Dans ce cadre émerge la délicate question des rapports entre évolutionnisme spencérien et théorie darwinienne de la sélection naturelle, étudiée par Daniel Becquemont. Si Darwin est un naturaliste précis et attaché à avancer le plus grand nombre possible de faits en faveur de ses thèses, Spencer n'est pas un biologiste mais construit ses principes, comme les autres branches de son système, sur d'audacieux présupposés métaphysiques, tels que l'existence de la force et les lois générales d'évolution formulées dans *Les Premiers Principes*. Il croit en une évolution quasi providentielle, dont la base ne peut être que l'hérédité des caractères acquis. C'est, du point de vue scientifique, ce qui causera le déclin de la pensée de Spencer, alors même que la philosophie politique et morale attachée à sa conception de la vie continuait son cheminement souterrain.

La vie et l'esprit sont pour Spencer des prolongements et des expressions d'une force qui est l'objet principal des *Premiers Principes*, ouvrage qui représente la philosophie première et la clé du système spencérien. Gabriel Gohau se penche sur l'ambition généralisante de cette œuvre qui fonde une cosmogénèse, de la naissance de la Terre expliquée par l'hypothèse de la nébuleuse à son évolution et à une interprétation toute particulière de la géologie de son temps.

Cette question de la nature de la force active derrière la réalité apparente est aussi l'objet traité par Stéphane Tirard, à travers le problème

de l'origine de la vie. Alors que la pensée de Spencer est aujourd'hui désuète sur beaucoup de points, sa réflexion sur la transition entre le monde physico-chimique et le vivant demeure stimulante, tant cette question est par elle-même fascinante. Si la force commande l'évolution biologique, pourquoi, suggère Spencer, ne commanderait-elle pas aussi l'expression de propriétés de la matière ?

Les audaces de ces envolées spéculatives ne doivent pas amener à les penser comme des fantaisies d'une imagination sans contrôle. Comme le montre Jean-Claude Dupont, il y a une théorie de la connaissance chez Spencer, qui constitue le projet même des *Principes de psychologie*. Spencer situe la connaissance dans le prolongement du processus de l'évolution biologique, elle-même en solution de continuité dans le sillage des premières particules et de leur mouvement. La genèse des différentes formes d'intelligence permet de remettre en perspective l'histoire des théories de l'apprentissage, où les conceptions de Spencer semblent avoir joué un rôle plus important que celles de Darwin. La notion spencérienne d'intégration, qui rend possible selon lui l'évolution biologique et psychique, sera rectifiée et connaîtra un développement considérable dans le domaine neurologique.

Psychologues, psychiatres, psychanalystes même, n'ont pas manqué de nourrir leurs théories de la doctrine spencérienne concernant les facultés supérieures de l'homme. Du côté de la psychiatrie, Jean-Christophe Coffin explore la postérité spencérienne en Italie, en étudiant la réception de cette philosophie dans la communauté professionnelle des psychiatres. Il faut se garder des simplifications lorsqu'on attribue à un schéma « évolutionniste » certains concepts comme le retard ou l'écart de développement. Le cheminement multiforme de ces concepts révèle la complexité des rapports de l'évolutionnisme avec son contexte intellectuel. Les enjeux éthiques de ces disciplines se prolongent en enjeux politiques, dans la mesure où de telles représentations influent sur celle de l'histoire et du social, jusque dans le débat public.

La réflexion sur la place même de la science dans la société, sur son autorité dans les domaines éthique et politique, est l'une des raisons de l'actualité de Spencer aujourd'hui. En France, Spencer a été considéré comme un philosophe positiviste, et cette prétendue filiation a peut-être contribué à entretenir la confusion entre positivisme et scientisme. Mais, alors que Comte n'accorde aucune valeur à la psychologie, cette dernière tient une place importante dans le vaste projet encyclopédique de Spencer : il est fondamental d'inclure dans

le processus de l'évolution les facultés supérieures de l'homme, qui ont tant servi d'argument pour en faire un être supranaturel.

La compréhension proprement spencérienne du psychisme est à rechercher en priorité dans les *Principes de psychologie*, parus en même temps que le livre de Darwin sur l'expression des émotions et traduits en français par Théodule Ribot et Alfred Espinas. C'est le parallèle avec Darwin qu'a étudié Anne-Marie Drouin-Hans. À travers les discussions entre Spencer et Darwin, ou entre Bain et Darwin au sujet des émotions, on mesure la portée du problème de la continuité homme-animal, enjeu métaphysique de premier plan à cette époque.

La question de la place de l'homme dans la nature et de son intelligence, pour reprendre l'expression de Huxley, mène aussi Spencer à s'interroger sur l'enfance, aspect peu connu de la contribution de Spencer aux sciences humaines. L'enfant, le fou, le primitif, sont des figures familières aux sciences de l'homme, en tant qu'avatars de l'homme naturel. L'intérêt de Spencer pour l'enfance vient-il d'une telle assimilation ? Elisabeth Chapis montre qu'il n'y a pas, comme une lecture superficielle peut le faire croire, de parallèle entre enfant et primitif chez Spencer, où le statut de l'humanité qu'il dit « première » apparaît singulièrement confus.

Spencer a néanmoins mis l'accent sur la spécificité de l'enfance humaine, et mérite de figurer parmi les fondateurs de la psychologie de l'enfant : Dominique Ottavi étudie le lien entre la théorisation de l'enfance par Spencer, et sa philosophie de l'éducation. S'il n'a jamais été un chercheur de terrain, dans ce domaine moins que dans tout autre, c'est son souci de définir l'individualité qui l'a amené à penser l'homme en formation, dès le début de sa carrière philosophique. Il a contribué à la formulation d'un projet d'enseignement actif par les réformateurs européens ; il a également joué un rôle dans l'affirmation d'une nouvelle finalité de l'éducation : l'émancipation de l'enfant, le développement de son autonomie. Que l'on en donne une interprétation libertaire ou libérale, la pédagogie spencérienne est un jalon de la modernité éducative. Si Spencer n'a jamais renoncé à ses premiers écrits sur l'éducation, c'est parce qu'il avait la conviction de développer et d'exprimer un système présent depuis le départ, dont tous les aspects étaient solidaires. Il se représentait sa propre pensée comme un organisme en croissance.

Le rayonnement de l'œuvre de Spencer dans le monde mériterait à lui seul une étude particulière. La parution récente en Grande-Bretagne de quatre volumes (éd. J. Offer, Londres/New York, 2000) constituant une anthologie des critiques des divers aspects de l'œuvre

spencérienne témoigne de l'importance de son œuvre dans son pays d'origine et aux États-Unis. Daniel Becquemont et Dominique Ottavi présentent l'essentiel de ces 1400 pages de critique spencérienne qui s'étend des années 1860 jusqu'à nos jours, et tentent d'en restituer les enjeux.

Le philosophe Spencer, avec des succès inégaux, n'a jamais voulu tourner le dos aux sciences de la nature. Certes, le résultat relève davantage du scientisme que de la science. Le défi relevé par Spencer, malgré tous ses échecs, garde cependant une certaine grandeur : il s'agit de la tentative, la dernière dans l'histoire de la philosophie, de faire la synthèse de l'ensemble des connaissances humaines. Tout en mesurant l'écart entre son projet et ses réalisations, on ne saurait se contenter de reléguer sa philosophie dans la catégorie des « illusions évolutionnistes » pour reprendre le terme d'André Lalande. Mieux vaut la considérer aussi comme une incitation à penser. L'histoire des sciences n'est pas celle d'une victoire de la lumière sur l'obscurité, mais consiste aussi en hésitations et chemins de traverse. Il est nécessaire de s'intéresser aussi aux effets de l'erreur, ou à l'action d'un imaginaire scientifique. Penser Spencer exige de mettre provisoirement entre parenthèses ses préférences éthiques et politiques, ainsi que la révérence pour les « grands auteurs ». Il conviendra alors de dépasser les clivages qui existent entre les domaines des savoirs constitués, ainsi qu'entre sciences de la nature et sciences humaines.